



LES SPORTS SONT-ILS UNIVERSELS ?

par *ROGER CLÉMENT*

Le sport est universel. La compétition régit le monde. Elle est sans doute un instinct. Mais ce qui se vérifie dans la pratique de masse est-il vrai au niveau de l'élite ? Les résultats des meilleurs ne menacent-ils pas, justement, le développement général ? C'est ce que nous essayons de voir ici.

Deuxième semaine d'octobre 1984. La Ligue européenne d'haltérophilie tient une réunion importante à Landersheim, en Alsace (FRA).

Au programme, une question qui n'a peut-être jamais été posée dans le sport jusqu'ici : le monopole de quelques nations de l'Europe de l'Est sur les titres, les médailles et les records en haltérophilie ne nuit-il pas au développement du sport de force ?

La question est d'actualité : deux mois plus tôt, à Varna, dans le cadre des Jeux de l'Amitié, vingt-sept records du monde d'haltérophilie ont été battus. Une avalanche, qui a permis de réécrire les tablettes mondiales. Cette fuite en avant, cette poussée formidable, est un phénomène courant dans les poids et haltères. L'année d'avant, dans une seule compétition, on avait ainsi battu vingt-trois records mondiaux !

Mais le plus frappant, c'est que ces records ont été établis par des représentants de deux pays: l'Union soviétique et la Bulgarie. D'ailleurs, sur les trente records mondiaux que reconnaît la Fédération Internationale (arraché, épaulé-jeté et total de ces deux mouvements dans les dix catégories de poids), il n'y en a qu'un seul qui n'appartient ni aux Russes, ni aux Bulgares : celui de l'épaulé-jeté des poids légers, par l'Allemand Behm (CDR).

Les Soviétiques ont de tous temps eu des hommes forts. Et même au temps des Tsars, c'est chez eux, à Saint-Pétersbourg, que ce sport a, croit-on, démarré. Aux Jeux Olympiques de 1960, ils ont remplacé les Américains en tant que leaders du palmarès. Les Jeux de 1972 ont provoqué une surprise : les Bulgares ont fait mieux qu'eux. Depuis, championnats d'Europe, du monde et Jeux Olympiques (sauf à Los Angeles) ont pu se résumer en duels soviéto-bulgares.

Paradoxalement, pendant ce temps, sous la présidence de M. Gustav Schodl, un homme d'affaires autrichien, gentilhomme bienveillant et placide, l'haltérophilie s'est targuée d'élargir constamment son audience. Elle a dépassé, il y a une dizaine d'années, le cap des cent nations affiliées. Elle se maintient toujours dans le peloton de tête des Fédérations Internationales.

Pourtant, l'accroissement du nombre des pays inscrits ne s'accompagne pas d'une plus large diffusion de la pratique de l'élite. Le rythme des progrès imprimés aux records par les nations de tête, qui sont toutes dans l'Est européen (URS, BUL, POL, HUN, CDR, TCH) laisse littéralement sur place la concurrence (si on peut parler de concurrence pour les autres). On se trouve dans cette situation où, si demain toutes les Fédérations nationales sauf sept ou huit (celles citées plus la République Démocratique Populaire de Corée et Cuba) quittaient l'IWF, on ne pourrait voir le moindre changement sur les podiums des championnats mondiaux.

C'est un fait : pour toutes les autres équipes, les ambitions les plus élevées ne dépassent pas la cinquième ou la sixième place.

DEUX TIERS DES MÉDAILLES

Le phénomène est-il nouveau ? Plongez, pour le savoir, dans les bilans du passé, et tentons quelques comparaisons. Entre 1896 et 1980, 102 titres olympiques ont été décernés en haltérophilie. Trente-trois sont revenus à des Soviétiques, quinze à des Américains, neuf à des Français, sept à des Bulgares. Ce qui revient à dire que près des deux tiers des médailles d'or ont été distribuées aux représentants de quatre nations.

Si l'on compte non plus seulement les titres, mais toutes les médailles, on voit que sur un total de trois cent deux, cinquante-quatre sont à créditer au compte des Soviétiques, trente-neuf sont américaines, vingt et une polonaises, vingt bulgares, quinze reviennent à la France, autant à la Hongrie (soit sept pays qui raflent la totalité de la production). C'est beaucoup, surtout si l'on sait que les règlements de l'haltérophilie limitent la représentation nationale à un athlète par catégorie. Quand une nation « double » dans une catégorie le nombre de ses athlètes engagés, ça ne peut être qu'aux dépens de sa participation dans une autre catégorie.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'haltérophilie a doublé le nombre des catégories de poids.

Elles n'étaient encore que cinq aux championnats du monde 1946 : 60 kg, 67,5 kg, 75 kg, 82,5 kg, lourds. La Fédération Internationale avait avancé comme argument, pour justifier l'addition de nouvelles catégories de poids, la nécessité de permettre à de nouveaux pays de s'inscrire aux palmarès, Ainsi les Asiatiques, qui ne peuvent s'exprimer que dans les poids légers. C'est ainsi que sont venues se greffer, au fil des ans, les 52 kg, 56 kg, 90 kg, 100 kg, 110 kg.

Aujourd'hui, nous avons le recul nécessaire pour mesurer l'effet réel du doublement du nombre des catégories en un peu moins de quarante ans.

C'est en 1936 que se disputèrent les derniers Jeux Olympiques sur cinq catégories de poids en haltérophilie. Quinze médailles furent ainsi décernées : quatre à l'Egypte, quatre à l'Allemagne, deux à l'Autriche, une à l'Estonie, une à la France, une à l'Iran, la dernière à la Tchécoslovaquie. Huit nations, donc, s'emparèrent des médailles, l'Egypte et l'Allemagne s'attribuant la suprématie.

Quarante-quatre ans plus tard, aux Jeux à Moscou, le programme a doublé : trente médailles, dix en or. La distribution se fait comme suit : huit à l'URSS, huit à la Bulgarie, trois à la Pologne, trois à la RDA, deux à la RDP de Corée, deux à Cuba, deux à la Hongrie et deux à la Tchécoslovaquie.

On s'aperçoit donc que le doublement du nombre de médailles n'a pas produit comme espéré une distribution plus étalée. Toujours huit nations au banquet des podiums. Une différence ? Les pays qui dominent enlèvent exactement deux fois plus de médailles : huit à l'Union soviétique et à la Bulgarie, contre quatre à l'Allemagne et à l'Egypte, quarante-quatre ans plus tôt !

MULTIPLIER LES ÉPREUVES

Faut-il, dès lors, combattre l'augmentation du nombre des catégories, dire qu'elle ne sert à rien ? Pour s'en assurer, comptons les seules médailles qui auraient été distribuées en 1980 sur le programme de 1936. Dans ces cinq catégories, aux Jeux à Moscou, la Bulgarie mène au bilan avec six médailles devant l'Union soviétique, cinq, la RDA, deux, la Pologne et la Tchécoslovaquie, une chacune. Ont disparu du tableau des Jeux à Moscou, Cuba, la RDP de Corée, la Hongrie.

On s'aperçoit que si l'augmentation du programme n'a pas permis d'ouvrir les chemins des podiums à de nouvelles équipes, c'est parce qu'entre-temps, il s'est produit un phénomène

nouveau, qui est la monopolisation croissante de ce sport par une poignée de nations qui ont pris une sorte d'avance technologique.

LUTTE, NATATION : PEU D'ELUS

Examinons un autre sport, cousin des poids et haltères : la lutte. En 1948, le programme de lutte libre se jouait sur huit catégories. En 1980, il y en a dix. Dans le même temps, le nombre de nations qui participent aux cérémonies de remise de médailles passe de huit à onze. Ici, donc, il n'y a pas de phénomène équivalent à celui de l'haltérophilie. Disons plutôt que s'instaure une sorte de statu-quo.

En natation, le programme olympique masculin passe de huit à treize courses entre 1960 à 1976. Aux Jeux à Rome, sur un total de vingt-quatre médailles, l'Australie et les Etats-Unis en raflent dix-huit : neuf chacune. Le Japon en gagne quatre. Restent deux médailles se partageant entre un Brésilien et un Hollandais.

Aux Jeux à Montréal, en 1976, sur trente-neuf médailles, les Etats-Unis, qui exercent un implacable monopole, en enlèvent vingt-sept, contre douze au reste du monde: URS: 4, GBR: 3, FRG : 2, AUS, CAN et CDR : 1.

Comme on le voit avec ces exemples, la distribution des médailles ne diffuse pas beaucoup. Or, les Fédérations Internationales d'haltérophilie, de lutte, de natation, ont entre-temps élargi sans cesse le nombre des pays participants. Mais ceci ne multiplie pas les chances de succès en dehors des nations-phare.

Ce qui est vrai pour chaque sport l'est-il pour l'ensemble des sports? Il convient d'examiner l'évolution dans le cadre du plus grand rassemblement omnisports : les Jeux Olympiques.

PLUS DE PAYS MOINS DE VAINQUEURS ?

D'après le remarquable « Guinness Book of Olympic Records », publié par Stan Greenberg, soixante dix-huit nations ont vu au moins un de leurs représentants enlever au moins une médaille aux Jeux d'hiver et d'été.

Pour notre gouverne, il est bon de détailler. Examinons donc de plus près. Comparons, Olympiade après Olympiade, le nombre de pays « médaillés » à l'ensemble de ceux qui participent.

On voit sur notre tableau (figure 11, pour chaque festival olympique, trois colonnes de

chiffres. Dans la première, le nombre de pays représentés; dans la seconde, le nombre de pays

		<i>Pays participants</i>	<i>Pays ayant une ou des médailles</i>	<i>%</i>
Athènes	1896	13	10	77
Paris	1900	22	18	82
St-Louis	1904	13	10	17
Athènes	1906	20	19	95
Londres	1908	22	20	90
Stockholm	1912	28	20	71
Anvers	1920	29	22	75
Paris	1924	44	30	67
Amsterdam	1928	46	33	73
Los Angeles	1932	37	27	73
Berlin	1936	49	32	65
Londres	1948	59	37	63
Helsinki	1952	69	43	52
Melbourne	1956	67	38	56
Rome	1960	83	44	52
Tokyo	1964	93	41	44
Mexico	1968	112	44	40
Munich	1972	122	48	39
Montréal	1976	92	41	44
Moscou	1980	81	36	39
Los Angeles	1984	140	45	32

crédités d'au moins une médaille, dans la troisième le pourcentage de pays médaillés par rapport aux pays participants. On voit que le plus gros pourcentage est atteint à Athènes en 1906 : 95 % des pays « médaillés ». On note aussi que les dix pourcentages les moins bons correspondent aux dix derniers Jeux Olympiques qui sont également ceux où le nombre de pays participants est le plus élevé. Les plus mauvais pourcentages sont ceux des Jeux à Munich en 1972 et à Moscou en 1980.

Cependant, il faut bien admettre que le phénomène olympique, par sa diversité, atténué fortement et même combat avec une certaine efficacité la tendance à la monopolisation sensible sport par sport. En effet, heureusement, malgré l'efficacité de certaines politiques sportives assez vastes, comme celle de la République démocratique allemande, des nations trouvent dans certaines disciplines des pôles de résistance traditionnelle, même si parfois battus en brèche.

On pourrait par exemple évoquer l'excellence de l'escrime des sœurs latines, France et Italie, qui

ont plus d'une fois « sauvé » leurs prestations olympiques, la tradition du demi-fond britannique, celle du water-polo hongrois. On sait ce que les courses donnent souvent comme satisfactions aux Africains, et le javelot aux Finlandais. Certes, parfois, les positions se perdent, comme celles des Turcs en lutte, des Français en ski alpin. Il n'empêche, dans l'ensemble, l'universalité olympique demeure, grâce à la multiplicité et la richesse du programme.

L'ATHLÉTISME ET LA BOXE

C'est, justement, la richesse de son propre programme à l'intérieur des Jeux qui fait de l'athlétisme le sport olympique le plus universel. Depuis 1896 et jusqu'en 1980, cinquante-cinq nations ont pu entrer dans le palmarès des six cent deux médailles d'or, d'argent et de bronze qui ont été distribués en athlétisme.

L'universalité de l'athlétisme seul est devenue, aux yeux des observateurs, tellement incontestable qu'ils sont nombreux à estimer une médaille acquise en athlétisme comme plus importante que celle acquise dans un autre sport... justement au nom de l'universalité. Or, ce n'est pas épreuve par épreuve que l'athlétisme est universel : c'est dans son ensemble.

On prend pour preuve de ce que nous avançons le 100 m plat, la course reine du sprint. Entre 1896 et 1980, soixante médailles y sont attribuées. Or, à une près, la moitié (vingt-neuf médailles) revient aux Etats-Unis et seulement quinze autres pays y ont obtenu une ou plusieurs médailles.

Derrière l'athlétisme, la boxe est le sport qui a la plus large assise : quarante-neuf pays médaillés, pour seulement cent quarante-quatre distribués. Vient ensuite le tir, trente-sept pays médaillés, devant ex aequo, deux sports de force, l'haltérophilie et la lutte, trente-cinq pays ; suivent le yachting (28), l'aviron et la natation (27), l'équitation (26). Le football est sous cet angle le premier sport, avec vingt-cinq équipes nationales différentes médaillées. C'est excellent pour un sport d'équipe qui ne donne lieu qu'à la remise d'un titre tous les quatre ans, et cela n'étonne pas de la part du sport le plus populaire. Viennent ensuite : le judo (24), la gymnastique (23), le cyclisme (22), le canoe-kayak et l'escrime (21), le hockey sur gazon et le plongeon (15). Ferment la marche, le tir à l'arc, le basket, le pentathlon moderne, le water-polo (11), le handball et le volleyball (10).



LES CONTREPOISONS DE LA SOLIDARITÉ

On a vu que les dirigeants haltérophiles prennent conscience du profil inquiétant de leur sport : deux nations qui s'entrebattent, les autres qui croisent les mains et regardent. Pour combattre cette tendance, ils proposent de multiplier les stages dans les pays peu développés, mais manquent considérablement de moyens. L'athlétisme, beaucoup plus riche, paie maintenant la participation aux championnats du monde de tous les athlètes, ce qui constitue un effort énorme. Il participe aux actions entreprises par les fédérations les plus démunies, tente d'organiser systématiquement une redistribution en direction de ceux qui en ont le plus besoin.

Les Etats-Unis, dans les nombreux sports qu'ils dominent, font largement profiter les étrangers du système qui leur assure la suprématie, en ouvrant leurs frontières aux étudiants boursiers étrangers, C'est ainsi que nombre de médaillés olympiques africains de course à pied sortent de leurs universités.

Les escrimeurs européens, pendant ce temps, accueillent les Chinois, les Coréens, dans des stages, ou envoient leurs entraîneurs enseigner le sabre, le fleuret ou l'épée aux futurs adversaires de leurs meilleurs éléments, à Pékin ou à Séoul. En 1985, on croit que l'entraîneur chef de l'équipe soviétique de poids et haltères, M. Prilepine, se rendra en France, tout comme, il y a quelques années, le meilleur technicien polonais de ce sport a permis aux hommes forts de Grèce de faire de très gros progrès. Les meilleurs entraîneurs d'athlétisme consacrent plusieurs semaines par an à des voyages d'information, à des prises de contact enrichissantes pour toutes les parties.

Enfin, «last but not least», la Solidarité olympique se voit attribuer des fonds de plus en plus importants, et devrait jouer bientôt un rôle moteur, fondamental, dans une égalisation croissante des chances.

Les sports ne sont pas universels, et l'universelle est un idéal qui ne sera jamais atteint. Ils doivent tendre vers cet idéal. Mais le plus intéressant est de voir que la prise de conscience d'un tel but existe. Les progrès ne devraient pas tarder à se faire sentir !

R. C.